

nisé, n'est pas sans influence sur la haute situation que ce bel art occupe dans l'estime du monde entier. Pour la peinture, par contre, l'influence heureuse est moins évidente.

Et, en effet, où tous ces tableaux qu'on nous montre sont-ils appelés à prendre place à titre définitif? Dans des appartements bourgeois, dans des coquets hôtels, dans des palais publics ou privés, c'est-à-dire, de toutes façons, dans des pièces d'étendue

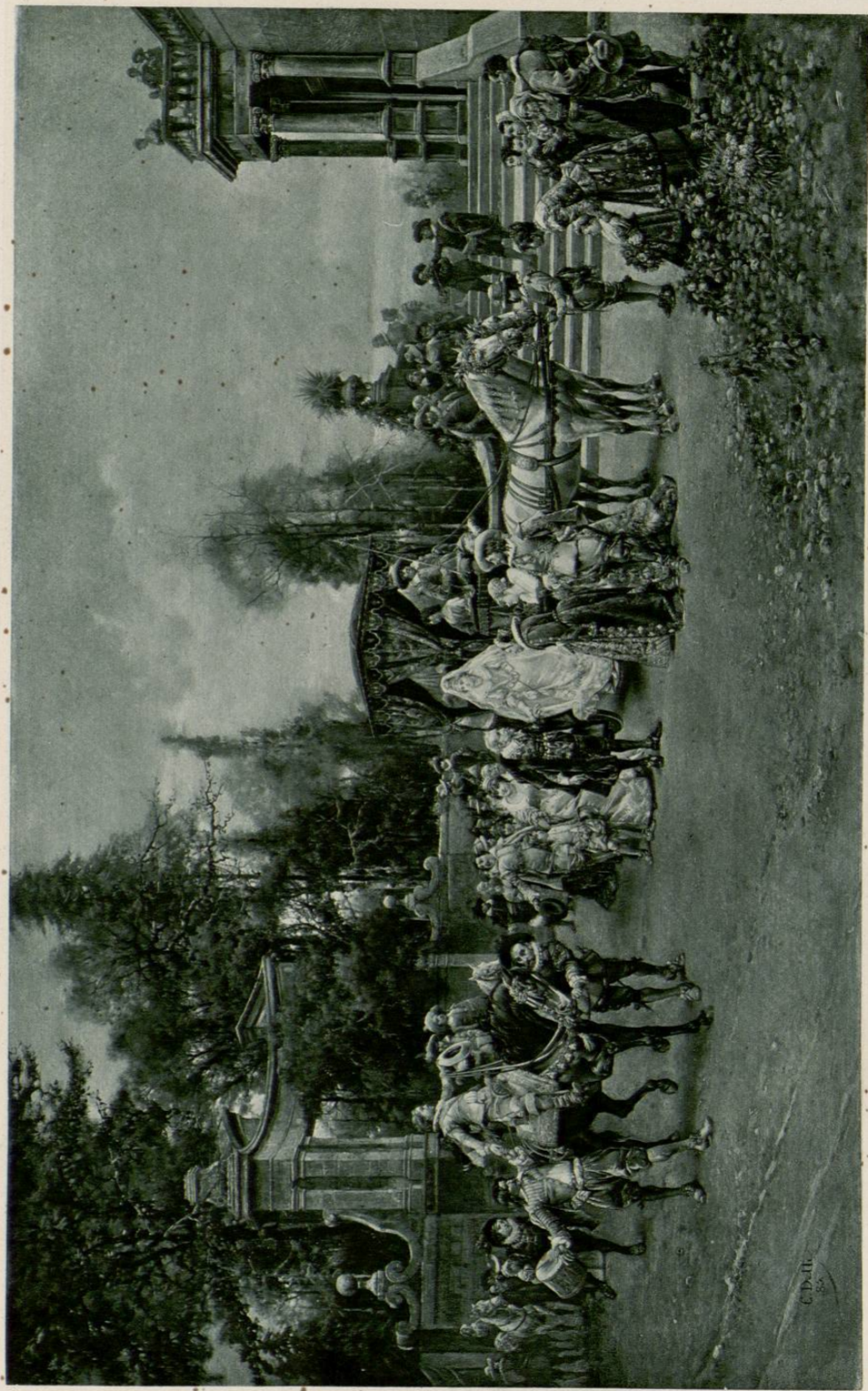


BURNAND (E.). *Taureau dans les Alpes.*

limitée, tapissées d'une couleur discrète, sous un jour calme et latéral. Sont-ce là les conditions qui président à l'exhibition des œuvres exposées? En aucune manière. Les tableaux sont au Salon éclairés par des torrents de lumière. Un jour cru, terrible, implacable, qui leur tombe d'aplomb, venant directement du ciel, les inonde de ses brutales clartés. Pour tenir contre un éclairage pareil il faut un modelé spécial, un éclat particulier, des colora-



CABANEL (A.) - LA FILLE DE JEPHTÉ



DETTI (C) L'ARRIVÉE DES MARIÉS

tions outrées, d'une énergie cruelle, toutes choses qui sont en désaccord complet avec les qualités réservées et discrètes qu'exige une peinture d'appartement. Et ce n'est point tout.

Si le jour est pernicieux, les voisinages le sont encore davantage. Dans le jardin, les statues sont soigneusement isolées. Elles seraient rapprochées, au reste, qu'elles ne se nuiraient guère. Les peintures, au contraire, qui ont tout à redouter de cette promiscuité, sont exactement juxtaposées, encadrées dans des œuvres rivales; et, comme conséquence, tel tableau d'un coloris agréable, fin de ton, délicat d'aspect, qui dans l'atelier pouvait passer, non sans raison, pour un morceau charmant, se trouve écrasé, annihilé, détruit par le brutal conflit que soulèvent les colorations exagérées d'une œuvre trop voisine.

De là naît une condition spéciale pour la peinture; car en prévision de ces conflits certains, on force sa couleur, on donne plus d'éclat au ton local, on se livre en un mot à une course au clocher d'un ordre spécial, à un *steeple chase* de colorations dans lequel il s'agit de n'être pas dépassé. Et tout cela modifie, transforme d'une façon radicale les conditions de la peinture contemporaine.

Sans le jour excessif du palais des Champs-Élysées, se serait-on autant préoccupé de ce fameux « plein air » qui trouble si fort les cervelles de nos paysagistes? Aurait-on peint, pour décorer nos chambres, des tableaux qui, pour être compris, ont besoin de la clarté de la rue? C'est là une question redoutable à laquelle la réponse est facile.

Quoi qu'il en soit, et bien que le Salon tel qu'il est organisé puisse, avec raison, passer pour être plus favorable aux peintres qu'à la peinture, il nous est permis de répéter avec Diderot que « l'École française, la seule qui subsiste, est encore loin de son déclin. » Et, toujours avec lui, nous pouvons ajouter : « Rassemblez si vous pouvez tous les ouvrages des peintres et des statuaires de l'Europe et vous n'en formerez point notre Salon! Paris est la seule ville

du monde où l'on puisse tous les ans jouir d'un spectacle pareil. » Voilà pourquoi, en dépit de ses légères imperfections et de ses conséquences parfois regrettables, c'est un devoir étroit pour tous ceux que l'art intéresse de visiter d'abord et d'étudier ensuite cette grande manifestation de l'activité contemporaine. Voilà pourquoi nous allons essayer de passer, sans parti pris et en évitant les discussions oiseuses, la revue de cette solennité périodique d'une indiscutable importance qu'on appelle le Salon.



COMERRE (L.). *Portrait de Mme C.F.*



LA PEINTURE

« Prenez garde, messieurs, disait au jury du Salon un artiste dont le talent immense aime à se concentrer dans de très petits ouvrages, prenez garde que la valeur de la peinture ne se mesure pas à la toise. » Avant lui, Boileau avait écrit qu'un sonnet sans défaut égale parfois en valeur le plus long des poèmes. Avant Boileau, Pline avait